



### Sous la conduite de la Muse <sup>(1)</sup>

Après m'être enfermé, tous les dimanches d'un hiver, en quelques salles de musique pour entendre les neuf symphonies de Beethoven, j'eus, quand s'ouvrit l'été, cette impression curieuse: il me sembla que toutes les notes de ces sublimes partitions, les accords, arpèges, appoggiatures, gammes, points d'orgue et *grupetti*, se dispersaient à l'exemple des abonnés de concert, et partaient à leur tour en vacances, à la campagne... Délivrés du joug des pupitres d'orchestre, hors du grillage des portées, elles s'en allaient, ces notes, chacune à part ou bien par groupes, suivant leur humeur, se percher comme les oiseaux à la cime des arbres, ou se perdre dans les buissons, ou se répandre emmi les champs, papillonner autour des fleurs. Et moi, les poursuivant dans leur harmonieuse débâdade, je ressais la *Symphonie pastorale* par fragments; je la *vécus* à la lisière des cultures, sous l'ombre des ormes anciens, me mêlant aux paysans dans les fêtes, essayant même quelques orages...

Mais partout il manquait quelque chose... je n'aurais su dire quoi; ce n'était pas cela, ce que je cherchais. Peut-être le paysage n'était-il pas assez «germanique»; et puis Beethoven n'avait pas vécu là, n'y avait point passé, n'avait pas, là même, conçu ses œuvres.

Je devais tenir ma route plus à l'est et, remettant à plus tard ma visite de déférence à Bayreuth, me diriger vers Vienne, afin de fouler les chemins dont le Maître avait pressé le sol de son pas ferme et marquant la mesure, tandis que son œil épiait les feuillages, son oreille les chants d'oiseaux, et qu'il fredonnait des airs inconnus qui devaient plus tard...

Je sortis donc de France, laissant derrière moi les grands fleuves murmurer majestueusement des échos de Glück et de Spontini, saluant les petits saules têtards que Lully, sans doute, côtoya, disant adieu pour quelques jours aux belles routes bordées de peupliers symétriques qui, certainement, virent passer la berline de Grétry, de Méhul, ou de l'excellent Boieldieu. — Un soir, je me trouvais dans une auberge aux environs de Vienne, assis devant une table, à l'écart, mon *skizzen-buch* ouvert, avec un gros crayon à la portée de ma main, — juste à la place où Beethoven s'installait, et brûlant de composer, à mon

tour, une symphonie prodigieuse, mais ne trouvant pas la première idée.

\*\*

La nuit que je passai là, dans cette auberge hantée par le génie, fut une nuit d'insomnie complète. Les pensées se pressaient en foule dans ma tête; malheureusement, ce n'étaient pas des pensées musicales... Je songais, trop bien éveillé, que l'Art était, en définitive, une chose excessivement difficile, insaisissable, périlleuse; que le pur métier demeurait bien en deçà, que même le goût du musicien le plus éclairé, s'il pouvait jouir de la beauté des œuvres, restait incapable de déchiffrer l'énigme d'une phrase mélodique, — que dis-je? d'un simple accord de septième. Par exemple, le premier motif de la *Pastorale*, qu'est-ce qu'il signifie?... Le plaisir de voir la campagne? — Eh oui! sans doute, la notice m'en avertit. Mais, en vérité, s'il n'y avait pas de notice, y verrais-je bien cela, et pas autre chose?

Plus je méditais là-dessus, plus je sentais le mystère s'approfondir. Il y avait certainement, hors du titre et du banal prospectus de concert, un sens plus fin, plus idéal et lié strictement à cette suite de sons bien déterminée. Mais quel était-il? Quelle pensée spéciale était contenue dans ce premier membre doucement interrogatif? et dans ce second qui semble insister sur la question? A quoi rimaient aussi ces démembrements ultérieurs du thème initial, ce développement à part de chaque fragment, puis ces flexions variées d'un même radical mélodique, et ces coupures si pathétiques, suivies de rattachements ingénieux, rassurants, enfin ces retours au point de départ, ces rappels d'une idée maîtresse, bien différente de la littéraire, — ayant, pourtant, comme elle, son lien logique et son intérêt, mais dont, sublime bizarrerie! la logique n'encadrerait que l'indéterminé, dont l'intérêt n'évoquait que l'ineffable, et la clarté que l'indicible?...

\*\*

De temps en temps je m'endormais, mais pour un court moment, et je voyais alors la figure, hélas! courroucée de Beethoven, qui me reprochait de profaner son lieu de travail... Là, en effet, oui, dans cette salle du bas où j'avais laissé mon pâle album d'essais, devant une bouteille de bière forte inutilement épuisée, lui était resté des heures sans toucher à son verre ni au plat qu'on lui servait, écrivant dans une extase presque religieuse ces phrases divines que lui dictait la Muse.

\*\*

La Muse de Beethoven! Sans doute, elle habitait encore un coin de ce joli pays, si tranquille et si poétique. Aucun fil télégraphique, aucun rail, aucun chariot automobile ne l'avaient chassée. Avec un peu d'amour et de persévérance, je la retrouverais sûrement. Et m'habillant à la hâte, je descendis reprendre mon *skizzen-buch*, en

fonçai mon chapeau sur la tête, et sortis pleine campagne.

Oh! la prestigieuse matinée de Juin, dehors... Le soleil se haussait au-dessus du coteau comme pour annoncer une fête sensuelle, mais fête seulement pour les arbres qui se tenaient là, prisonniers du sol, et missant sur place de leur jeune feuillage. Fête aussi pour les fleurs qui, captives dans la prairie, jouissaient sans arrière-pensée leur toilette neuve, étalaient leurs tissus de chats ingénument et penchaient leurs têtes un peu curieuses, à travers les haies; aussi pour les insectes volant, bourdonnant autour de ces fleurs, pour les oiseaux qui billonnaient autour de ces arbres; et la fête était musicale, par les frisselis légers, les bourdonnements graves et les susurrements aigus des mouches, aussi les gazouillis d'oiseaux perchés dans les cimes.

Et moi, rêveur, je tendais mon oreille comme au concert; solitaire en cette campagne immense ayant pour plafond le ciel et pour parois des coteaux, des bois et des haies, je sentais comme une foule dilettante et sympathique qui m'entourait; c'étaient les arbres, les herbes et les fleurs, attentifs à leur place de parterre, et les oiseaux, jusque dans les gradins supérieurs, à la fois auditeurs et virtuoses.

\*\*

Or, ce concert étrange et doux se poursuivait, sans qu'il eût l'air d'avoir jamais commencé, sans qu'il parût devoir jamais finir. Cependant, le soleil, déjà très haut sur l'horizon, commença de peser sur l'amply théâtre de terre et de verdure. Le soleil de brise tomba, qui faisait résonner doucement les petits tambours de basque innombrables des feuilles; les corolles s'alangurent en spectatrices lasses; il y eut dans l'air alourdi moins de frou-frou d'oiseaux, plus de brouffement de plumes... Moi-même je sentais mollir à ce *diminuendo*, ce *ritardando* général, et sous le berceau des haies déjà endormis je me laissai aller à mon tour...

\*\*

Au bout de quelque temps de complète insensibilité, je sentis un léger attouchement comme le contact d'une fleur humide déposée sur mon front. Me levant aussitôt, je aperçus debout devant moi une jeune femme vêtue à la manière des paysannes de cette région, mais en habits de fête. Trait singulier: à son épaulement un arc était suspendu croisé sur le carquois bourré de flèches. Ce qui lui prêtait quelque chose d'héroïque. De plus je remarquai, flottant sur ses yeux, un voile noir d'une finesse de tissu merveilleuse. Une longue houlette qu'elle tenait à la main, tel un bâton magique, donnait un peu l'air d'une fée. Après avoir touché le front, ce qui m'avait d'abord de ma torpeur, l'apparition me saisit doucement le bras pour m'emmener. Je reconnus la Muse de Beethoven, et plein de trouble délicieux je me laissai faire. La

(1) Extrait de l'*Histoire de l'Art* par Maurice Griveau, 1 vol. chez A. Lemerre.

Par aventure, mes doigts frôlèrent le *skizzen-buch* qu'à l'exemple du Maître, mais certes avec moins de profit, je portais sur moi dans mes promenades. L'ouvrant à la première page, j'y revis des esquisses informes et stériles, tâtonnements laborieux de la veille et qui m'apparurent de ridicules enfantillages. Un pouvoir supérieur me dominait; je me sentais tout autre et tout nouveau. D'un coup de crayon brusque je raturai ces lignes fausses, ces lignes ratées. Le souvenir me vint de ces partitions magistrales où l'œil est satisfait, déjà, par l'harmonie de dessin, prometteuse d'harmonie sonore... Et devant les pages blanches de mon album mon imagination s'exalta; quelque chose m'affirmait que j'allais enfin faire bien, créer de l'expression, de la beauté; ce quelque chose, assurément, c'était le coup frappé sur mon front par la baguette de la Muse.

\*\*

Au moment, toutefois, d'accrocher à la portée de cinq lignes une clef de sol j'hésitai; mon œil restait fasciné par les horizons vides, vaporeux, et mon oreille par le silence. Alors, par une association d'idées lointaines, le tableau de l'école où j'avais appris mon métier me réapparut. Je revis l'appartement triste, avec des pianos dans les coins, et la grande ardoise où le professeur de solfège traçait à la craie, sur une portée rouge, les notes aux noms puérils que nos gosiers d'enfants, assez laborieusement, vocalisaient. Puis c'était l'amphithéâtre solennel et exhalant une odeur de renfermé, où, de sa chaire, le professeur d'harmonie nous dictait des basses chiffées, tançait les maladroits qui s'étaient laissés aller aux *quintes de suite*, sermonnait les relaps du péché d'*octaves cachées*, de *fausses relations*... Enfin la haute composition, les analyses d'œuvre, la structure de la fugue et de la sonate, l'art de grouper les voix dans un choral, les instruments dans une symphonie. Et cela me revenait en mémoire, dans cette solitude peuplée d'êtres ignorants, muets ou babillards ingénus, en cette académie d'insouciance où tout était spontanément si joli, si mélodieux, où tout sentait si bon. Qu'est-ce donc qui rattachait ceci à cela, la poésie des ciels, des terrains et des eaux aux artifices du contre-point, l'élégance des tiges feuillues et fleuries aux formules rythmiques, enfin, dans la musique elle-même, le charme des effets à l'aridité des moyens, — en deux mots: l'Art au simple métier?

Il fallait éclaircir avant tout ce mystère: la pratique, m'imaginai-je, serait plus aisée, quand j'aurais plus de lumière sur le dogme. Aussi bien j'entendais une voix intérieure qui m'exhortait à laisser vierge, encore, la portée; je devais écouter la leçon des êtres et des choses environnantes, recommencer dans le plein air les exercices confinés de l'école, me rassembler au cours libre que font sur la mélodie, l'instrumentation, les oiseaux chanteurs, et les feuillages bien divisés sur le rythme.

Alors, docile comme si la Muse fût restée là pour me guider, me préserver des tentatives présomptueuses, je remis album et crayon en poche. Mais où diriger mes pas maintenant sans cette main qui m'entraînait?

A ce moment précis, je me trouvais à l'origine de trois chemins: l'un descendait rapide, vers la ville; le second s'entr'ouvrait sur une plaine assez nue; un troisième s'enfonçait en pleine forêt. C'est ce dernier que je choisis.

Je pénétrai sous la voûte des arbres, et là, flâneur, je m'amusai à détacher l'écorce des érables ou dérouler l'hélice des lianes flétries, ou contrarier dans sa course un coléoptère... Les idées, cependant ne me venaient pas, ni musicales ni philosophiques, et je me demandais, paresseusement, s'il ne valait pas mieux renoncer lorsque par hasard, ou par volonté de la Muse, mon attention fut éveillée par une branche d'ormeau, très longue et très régulière; elle sortait du fourré tout exprès, sans doute, afin d'inaugurer la leçon de choses.

Un rameau d'orme! Et quoi de plus commun, du moins à la campagne, et dans un bois?... Mais je lui découvris, soudain, une beauté singulière, et l'ordre se révéla comme l'élément fondamental de cette beauté; il se manifestait d'ailleurs avec un si gracieux abandon et si peu de contrainte qu'on avait l'illusion, le plaisir immédiat de la liberté. J'étais frappé tout à la fois par l'uniformité de taille et de couleur des feuilles et par l'indépendance d'allure de chacune et par l'indépendance de teinte et de contour créait pour mon regard l'unité, mais de légères dissemblances, presque imperceptibles à l'œil, atténuaient pour mon esprit ce qu'il aurait pu y avoir de trop rigide et de trop sec en cette unité. Discipline libérale et nonchalante, en quelque sorte, qui se trahissait encore en l'insertion des feuilles sur l'axe commun; sans appuyer sur le contraste plein d'harmonie du feuillage vert et tendre avec le bois ferme et brunâtre, je fixai mon attention sur l'échelonnement méthodique, aux deux faces latérales du rameau, de ces petits plans de verdure: bien étalés comme des mains, ils dirigeaient leurs doigts, unis par la membrane du limbe, en dehors, et tous d'un geste uniforme où perçait toutefois, ça et là, la personnalité vitale, organique.

Et je fis la réflexion que ce parti symétrique en la flore avait été, depuis, adopté par la faune, que des feuillages il s'était transmis aux plumages; d'où le nom de *penne*, reporté par les botanistes, à rebours, sur cette forme classique de symétrie.

*Symétrie*... je devrais ajouter: *ma non troppo*, puisque la Nature, encore là, trouve le moyen d'être gracieuse en restant logique. On dirait qu'après avoir disposé, par amour de l'ordre, les feuilles par paires, elle dérange à dessein, quelque peu, son premier ouvrage, et fait glisser un côté sur l'autre, de manière à changer l'opposition en alternance: parti d'ailleurs avantageux pour le végétal, dont les membres ne se

me fit monter un chemin fort escarpé, tout embarrassé de pierres croulantes; entre ces pierres perçaient de délicates corolles de saxifrages, blanches et roses, en forme d'étoiles. J'aurais voulu m'arrêter, mais l'écume qu'une seconde, pour en cueillir, mais la Muse m'entraînait en avant, sans parler d'ailleurs. Je me laissai faire violence, par ce pressentiment vague que je tiendrais d'elles, tôt ou tard, la clef du mystère qui préoccupait si fort mon esprit.

\*\*

Cependant nous montions toujours et redescendions, moi, péniblement, en pèlerin pesant et timide, elle avec l'allégresse d'un oiseau qui, sans s'aider de ses ailes, effleure le sol. Elle m'avait quitté la main et courrait devant... Soudain je la vis se retourner, et du geste me prier de la débarrasser de l'arc et du carquois; elle-même délia les cordons qui retenaient ces choses à son épau. Gauche et malhabile, je laissai glisser l'arc avec son carquois, qui furent précipités sur le sol. Aussitôt je me hâtai des deux mains pour les ramasser. Mais la mortifiante surprise! ces armes qui semblaient si légères à mon regard, balancées sur l'épaule de ma compagne, voici que j'étais impuissant à les soulever: en vain je redoublais d'efforts: c'était du plomb! Elle voyait mon insuccès, sourit d'un air espiègle; puis ramassant, comme une plume, son équipement de sagittaire, elle le rattacha prestement sur son dos, et la course à travers les pierres croulantes recommença.

Soudain encore, au moment où je m'y attendais le moins, la Muse laissa glisser son écharpe de deuil, et moi, de nouveau je me précipitai; mais cette gaze presque impalpable fuyait mes doigts; capricieuse et triste en son vol comme un immense papillon noir, elle s'affalait sur les fleurs, ou s'enroulait autour d'un tronc d'arbre, telle une tenture funèbre habillant un pilier d'église. Lorsque je croyais enfin la saisir, elle partait, pareille au lambeau qu'un coup de vent arrache à la flamme d'un mâ. Mais de sa main tendue, la Muse, très aisément, la rattrapa, puis, la fixant à ses cheveux, tourna son visage de mon côté, et sourit d'un air indéfinissable; enfin, me touchant le front du bout de sa longue houlette, subitement elle disparut.

\*\*

Resté seul, je sentis d'abord mon cœur défaillir d'amour et de regret; puis, reprenant un vague espoir, je tournai mes regards de tous côtés; j'explorai les sentiers du bois et battis les buissons en cercle, mais vainement. La Muse avait réellement disparu. Aucune trace de ses menus pas sur le sol. S'était-elle donc envolée de là, comme un oiseau? Ne s'était-elle pas plutôt évaporée sur place, à la manière des fées et de tous les personnages de rêve? D'ailleurs, ce n'était point ma Muse à moi, c'était la Muse de Beethoven. Pouvais-je m'attendre à la garder plus longtemps à mes côtés?



portent plus, ainsi, réciproque ombrage, et profitable, du même coup, à notre goût d'aération, d'ajouement, et de souplesse dans la règle.

Mais ce même goût — je devrais dire: ce même besoin, ne perceait-il pas également en l'Architecture, aux Arts décoratifs et, particulièrement, en le domaine musical, qui est un peu comme un quatrième règne de la Nature? Et, sans quitter des yeux la branche d'ormeau, je suivais, en idée, le fil des partitions jadis entendues, ou lues mentalement, sur le papier rayé de cinq parallèles. Alors m'apparaissait, très évident, un *axe sonore*: tantôt fictif, représenté par les seules divisions, les «entre-nœuds» du rythme et de la mesure, tantôt réel et figuré par une longue tenue, par une pédale entière ou fragmentée, par une note dominante formant comme le pivot de l'oscillation mélodique. Et de cet axe de croissance idéal se détachaient, à des intervalles définis, de véritables *appendices*, c'est-à-dire des parties «dépendantes», insérées à des nœuds qui s'appelaient «temps forts» ou «moments rythmiques»; tantôt rigoureusement opposées, de sens transversal et perçus simultanément, ils réalisaient les *accords*; tantôt simultanés ou successifs, mais de sens oblique, ils se développaient en *motifs*; tout comme en l'arabesque vivante ou le rinceau d'un manuscrit, ils montaient et redescendaient, se succédaient fidèlement en *imitations*, ou s'écartaient l'un de l'autre en mouvement contraire.

Et les notes elles-mêmes, simples éléments du motif, ne suivaient-elles pas la loi du motif. L'alternance ne venait-elle pas rompre opportunément le régime sévère du contrepoint, en opposant, au lieu de «note contre note», *note contre silence*? «Contre-temps», disent les musiciens... Mais connaissent-ils un contre-temps végétal, un contre-temps ornemental, architectonique?

Quelle surprise c'était pour moi de découvrir, sur le territoire du botaniste, des modèles pour le musicien! Ce dernier, pour composer ses chants, n'avait certes nul besoin de feuilleter une flore; mais, s'il était doué de quelque génie, l'intuition lui venait de certaines lois, de certaines convenances logiques s'imposant à toute chose qui croît, qui se développe, soit dans le temps, soit dans l'espace. Idée sonore ou pousse végétale évoluait ainsi, d'une allure périodique, germant, s'épanouissant, se ramifiant, pour s'épuiser tôt ou tard en formant, ici la pointe d'une feuille ou le verticille étalé d'une fleur, là telle *cadence* concise ou proluxe.

Mon attention s'était reposée si longtemps sur le rameau d'orme que, fixé sur ce détail infime, j'avais perdu la notion de l'ensemble, du monde végétal immense qui m'entourait. J'étais à ce moment en plein bois, et quand je levai mon regard, et que je le dirigeai, successivement, vers les quatre points cardinaux, la multiplicité prodigieuse de troncs, de feuillages, d'herbes et de lianes me causa presque du vertige... Mais bien vite, en cette diversité, j'eus ressaisi l'unité foncière et rassérénante.

A quinze ou vingt mètre au-dessus de ma tête, les arbres de haut jet étageaient leurs plans de verdure, et cette verdure, en somme était faite de l'assemblage et de la jonction dans les airs d'une quantité de rameaux plus ou moins analogues à celui que je venais d'observer. Ils naissaient sur chaque individu, de branches secondaires, elles-mêmes issues de branches maîtresses qui provenaient de la bifurcation du tronc principal; et ce tronc, d'aspect colonnaire, avec ses basses branches tendues, tels des arcs d'église en amorce, n'avait-il pas été jadis mince et flexible, et garni de feuilles distiques?

Frappé de cette ramification méthodique, et doucement transitionnelle, qui multipliait les parties de bas en haut par division successive, jusqu'à l'épuisement, je reportais ma pensée sur un autre développement en apparence bien éloigné, — mais en apparence seulement: le développement musical. En réalité, tel *allegro* ou tel *andante* des maîtres classiques ne reproduisait-il pas, sous l'aspect sonore, ce système de progression fractionnaire où l'accroissement du nombre des parties est compensé par leur brièveté? N'y retrouverait-on point, comme en l'arbre vivant, la figure persistante d'un *thème*, d'un motif initial, se faisant de plus en plus délié vers la terminaison et s'épanouissant en sorte de cime, par la ténuité même et la fragmentation des éléments rythmiques? De telle sorte qu'au lieu de dire les «variations» de ce thème, on pourrait dire aussi justement ses «rameaux», parler de *ramification sonore*. Déjà le seul tableau des valeurs musicales, de la ronde aux quintuples croches, offre l'image d'une «dichotomie» idéale.

Mais la Nature, inspiratrice de l'Art, donnait l'exemple d'une opulente variété dans son unité; ce terme général de *ramure* embrassait comme celui de verdure, tant d'espèces de frondaisons, de feuillages! Il y avait des chênes à feuille lobée, sinueuse de contour et ferme de consistance; des ormes à limbes plus tendres et dentés en scie; puis des frênes aux feuilles composées, joliment pennées, simulant de jeunes rameaux non ligneux encore, et des bouleaux aux cimes claires, à l'écorce d'argent, que les Anglais appellent les «jeunes filles de la futaie»...

Je retrouvais donc là, sous forme concrète et vivante, la merveilleuse diversité des styles artistiques. En mesure comme dans la nature végétale, — pourquoi ne pas dire tout simplement, au *règne musical*? — un cadre rigoureux, uniforme, tel que la symphonie, le quatuor ou la sonate, admettait l'épanouissement de pensées et de formes si personnelles! A l'image de la nature, qui de ce parti des plus simples, un axe muni d'appendices, savait tirer tant d'effets, et de beaux effets, le génie sonore exigeait très peu d'éléments pour créer l'inédit et l'inattendu. Mozart avait surpris nos admirations, après Haydn; après Mozart, Beethoven, sans modifier le mode de végéta-

tion symphonique, n'avait-il pas produit de nouvelles «essences», une flore très différente de l'ancienne et plus parfaite encore au moins plus puissante? Enfin, de même que certains arbres laissent pendre leurs branches, comme éplorés, — proches, rents toutefois des espèces à rameaux dressés, — nous avons vu succéder aux drôles frondaisons classiques les attitudes diverses de Chopin. L'Art musical, d'ailleurs, avait ses arbres de haut jet, ses arbrisseaux, ses menues herbes. En ces touffes de branches ou de viornes, dont les tiges à ramifications ne s'élevaient guère au-dessus de ma taille d'homme, je retrouvais, pour dire fixées dans leur cours éphémère, des mélodies brèves, mais «périodiques» en ce que de Schubert, de Mendelssohn et de Schumann.

Et ce n'était point là de vaines rêveries, des imaginations de poète... Un symbolisme sérieux et profond, je le sentais bien, éclairait la partie raisonnable de mon intelligence; il s'opérait quelque part, à mon jugement, comme un transport de réalités de ces feuillages aux musiques. Ces les-ci, bien sûr, étaient joyeuses ou plaintives, actives ou nonchalantes, hésitantes ou résolues, superbes ou gracieuses, — par les mêmes causes que ceux-là. La ligne droite offrait partout la même signification esthétique ou sentimentale, qu'elle fût le résultat d'une gamme, d'un son filé, d'une pédale persistante, ou celui d'un accroissement de tige en longueur; la ligne brisée d'un axe végétal dichotome, inclinant successivement à droite, puis à gauche, nous intéressait pas autrement que celle d'un trait mélodique alternativement ascendant et descendant; enfin, la ligne serpentine atteignait constamment notre âme au même endroit, qu'elle fut tracée dans l'espace par une liane volubile, — ou dans le temps par une arabesque sonore.

De temps à autre, mes regards s'abaissaient sur l'étagage inférieur formé par les taillis, les buissons, ces fourrés impénétrables qui laissent à peine pénétrer la lumière et l'air; mais toujours si harmonieux, si décoratifs, si beaux sans le vouloir et sans le chercher sûrement... C'était une leçon donnée par la Vie toute simple à des artistes très savants comme moi et qui restaient incapables de créer, d'organiser de la beauté parfaite. J'étais humilié de mon impuissance, moi si riche en ressources, lorsqu'elle, la Nature, en possession de quelques touffes et de quelques lianes fort ordinaires, arrivait à réaliser une œuvre artistique.

Œuvre d'art, en effet, ce hallier où le chasseur ne voit qu'un repaire, et la bête traquée qu'un abri... Sur le sol qu'on ne soupçonnait plus, qui ne se relevait guère en avant que le canevas d'une tapisserie parachevée, toute une flore spéciale s'élevait tissée, — et d'abord de menus végétaux très humbles, «humicoles», ne s'élevant pas au-dessus de la terre nourricière, mais s'étalant en tiges rampantes, en rosettes. C'étaient des mousses touffues, douillettes et moites; des lycopodes frêles, minuscules

ment découpés; puis, montant plus haut, les fougères, les merveilleuses fougères jadis arborescentes, mais qu'on ne songe pas à regretter comme arbres, si pleinement elles satisfont, en leur taille réduite, par le délicieux festonnage de leurs frondes: ouvrage de primitive et pure ouvrière ayant ignoré par bonheur les subterfuges de l'art horticoles. Entre les vases bien ajourés, et formant volute, dressés par la divergence de ces frondes, le lierre projetait ses rinceaux de feuilles pleines, polygonales de contour. Il rampait au niveau du sol ou le long des tiges, en colonies d'allure audacieuse et serpentine... Par-dessus ces rejets, ces *coulants* de sève solidifiée, les ronces jetaient leurs ponts en arceaux; et, pour peu qu'on perdît de vue l'architecture supérieure de la futaie, tout cela formait pour les yeux qui savaient le voir un petit monde achevé, bien que fantastique; et se suffisait à lui-même, une façon de jardin subtilement aménagé pour des gnomes.

Dans cette harmonieuse unité que le chaos des éléments semblait devoir exclure, un trait me frappa. C'est que tous ces éléments du hallier, recouverts les uns par les autres, laissaient néanmoins soupçonner les parties cachées au regard; et nulle part ne s'en interrompait la continuité idéale. Ici le lierre s'aventurait à fleur de sol; là, ce même lierre montait à l'assaut des tertres ou des troncs d'arbres; mais on lisait toujours entre ses lignes.

Les arceaux de ronces, les lianes, s'entrecroisaient de mille manières, sous les angles les plus variés, suivant les directions les plus imprévues; et la lumière, constamment s'infiltrait dans leurs interstices; ou, si l'ombre noyait les contours, c'était doucement, d'une dégradation discrète et fondue. Nulle part, au reste, l'œil ne surprenait une ligne fausse, un geste incohérent, une attitude végétale forcée. Jamais la complicité de cette vivante *tessiture* n'atteignait le point de périlleuse complication; la réunion fortuite en apparence de tous ces êtres concurrents, luttant pour l'espace, ne semblait pas, oh! merveille, dans le désordre; en dépit d'un individualisme bien manifeste, aucun symptôme d'anarchie ne se révélait. Sans parti pris pourtant d'ordre ou de discipline, un ordre certain s'imposait, on sentait régner une discipline... Enfin, ces broussailles si confondues n'étaient pas confuses, et, sans principe de symétrie dans l'arrangement, elles rencontraient infailliblement l'eurythmie.

Comment cela, par quel stratagème? En réfléchissant je trouvai trois causes très positives.

Et, d'abord, la simplicité des éléments, leur homogénéité de plan, de structure. Les unités végétales qui composaient cet ensemble étaient en soi faciles à démêler: un axe longitudinal de croissance, et, transversalement, des appendices rangés par paires, ou par couples, — c'est à quoi se réduisait, en somme, l'indéchiffrable partition; avec ici plus court, là plus allongé, tantôt

indivis et tantôt coupé de segments, droit, oblique ou sinueux; *appendices* foliaires ou floraux espacés largement ou serrés, unis ou festonnés de contour, disposés au long de l'axe en ordre alterne, en couples opposés, en verticilles... Mais toujours, en définitive, se retrouvait le plan bilatérale qui fonde la flore.

Cette simplicité, cette homogénéité dans la forme, je les découvrais également en les tendances vitales et sociales, pour ainsi dire, de ce menu peuple. Là, comme en tous les groupements primitifs, fussent-ils ou non concertés d'avance, chacun ne demandait qu'à vivre, — à *végéter*, voulais-je dire, mais à *végéter* au sens botanique et non pas humain, c'est-à-dire à profiter le plus largement possible de l'air, de la lumière, de l'humus, de tous les biens naturels et communs; rien au delà. Le *vouloir vivre*, en ce règne heureux, était tempéré par un *laisser vivre* assez nonchalant... Les plantes ne luttaient point à la façon brutale des animaux, la concurrence vitale ne s'y montre pas avec cette âpreté qui scandalise la faune; elle revêt tout au contraire, en la flore, un aspect innocent, rêveur, harmonieux. Il n'y a même pas de sève répandue; la *cuscuta* parasitaire, qui s'enroule autour des luzernes, n'a rien absolument, à notre vue, du serpent qui de ses anneaux presse en spirale sa victime... Ce *laisser vivre* enfin, il s'offrait patient et discret; il suggérait la paix, la sérénité, l'harmonie, parce qu'il impliquait un renoncement, aisé d'ailleurs en ce règne sans volonté ni sensibilité, une abnégation spontanée, un abandon aveugle aux forces naturelles... D'où provenaient les discordances, dans l'*œuvre d'art*? — D'une désobéissance aux lois immanentes du goût, d'une révolte contre la Logique générale, ou tout au moins d'un excès de confiance de la volonté dans ses propres forces, d'une présomption du Vouloir qui prétent suppléer au Pouvoir...

Ainsi, le *génie musical*, c'était le pouvoir conféré d'en haut; c'était aussi la docilité de l'esprit qui recevait ce magnifique privilège et qui tout ingénument, comme la plante suit le soleil, se laisse guider par la Muse.

Car j'y songeais... la complexité dans l'Art était un péril. Plus les figures sonores s'entremêlaient, et plus leur accord se faisait ardu, l'eurythmie totale, problématique. Le jour pénétrait avec peine à travers le réseau serré de l'orchestration; des parties étendues étaient noyées d'ombre; la partition devenait un hallier sonore, mais confus et sans grâce, où les rameaux mélodiques se couvraient trop ou s'entre-croisaient mal, où l'œil ne savait plus distinguer les espèces essentielles des accessoires... Ces espèces même, prises à part, avaient une structure déjà trop complexe: la tentation, pour être original, d'abandonner les figures simples et la géométrie consonante des anciens maîtres, entraînait les compositeurs ambitieux à construire des courbes d'un degré transcendant, de plus en plus ouvertes, indéfinies; ils se fondaient en cela

sur l'exemple de la Nature, ou les profils vivants, en effet, gagnent à ce jeu la souplesse, la grâce câline, une savoureuse apparence de fantaisie... Mais la rigidité pesante de leur flore — ou sa mollesse énermée, prouvaient bien que la Nature, comme on dit, ne leur avait pas livré tous ses secrets. Sans doute, n'avaient-ils jamais battu ces buissons, considéré de près ces marges de forêt où les mousses, les lycopodes, avec les graminées, font une basse continue sur laquelle s'étagent l'élégance des fougères bien ajourées, la vivace ténacité des ronces et le persévérance des lierres.

Détachant mon regard du hallier, je le reportai plus haut sur la futaie. Je fus frappé davantage par son ordonnance si nette, architecturale presque; évidemment séculaire et définitive... Cette assemblée muette et mystérieuse de géants debout, étendant leurs cent bras d'un geste sûr, en pleine lumière, je la vis à ce moment sous un nouveau jour... Elle m'apparut très loin dans le passé, jeune encore, «en puissance d'être», point futaie, mais taillis, quelque chose comme ce hallier où les lianes rampaient, s'entrecroisaient dans l'ombre, jetaient des ponts, à fleur d'humus, sur les lacs de gazon et les ruisseaux de lierre... Mais, des graines prédestinées qui dormaient sous la terre humide, quelques essences forestières avaient germé, — quelques essences arborescentes, de celles qui *font du bois*, et dont la sève patiente organise peu à peu une végétation monumentale. Et ces plants minuscules à deux cotylédons charnus avaient poussé des feuilles, chaque été; chaque été, ils s'étaient ramifiés, raffermis un peu plus. On les laissa grandir: ils eurent la force de percer l'inextricable réseau du taillis, étouffèrent bientôt toute végétation parasite et dominèrent la flore ambiante. Devenus enfin arbres de haut jet, ils ont virilisé, pour ainsi dire, la forêt adolescente: au lieu d'un monde sinueux, minutieux, non sans charme, mais indécis, la futaie dresse et superpose l'ampleur, la décision du geste et de la forme. Et voilà comment elle fait penser au *génie*, à cette montée de sève exceptionnelle qui, sur les ruines de l'amorphe, fonde le *conforme*.

(A suivre.)

Maurice GRIVEAU

Ecole de Musique et Conservatoire  
de BALE (Suisse)

Cours Supérieur de Piano et Violon

par

Arthur SCHNABEL & Carl FLEISCH

En plus des élèves exécutants, on  
admet des élèves auditeurs.

Pour tous renseignements, s'adresser  
au Conservatoire de Bâle.